

Dieu, 168 ; Oblats, 240 ; Maristes, 225 ; Piémontés, 183 ; Pères du St-Sacrement, 49 ; Trappistes, 1450 ; Rédemptoristes, 126 ; Franciscains, 409 ; Minimés, 4 ; Passionistes, 31 ; Camilliens, 10 ; Pères de la Doctrine Chrétienne, 9 ; P. de la Somasque, 14 ; Trinitaires, 11.

Tout cela sous le futile prétexte, que ces religieux étaient plus redoutables que la dynamite, et qu'ils tramaient sourdement la ruine de la France.

On expulsait donc, d'un côté, les véritables amis de la France, et de l'autre, on recevait à bras ouverts, avec le plus grand enthousiasme, des communards qui avaient mis jadis le feu aux quatre coins de Paris, mais qui, pour le moment, aux yeux de ces éléments républicains, avaient été les injustes victimes, les martyrs d'une sainte cause.

Voilà pourquoi ces martyrs d'autrefois remercient aujourd'hui, par la voie de leurs journaux, ceux qui les ont rappelés de l'exil, dans les termes suivants :

“ Poudre, dynamite, pétrole, tout est bon. Faisons de la bourgeoisie ce qu'on fait des arbres nuisibles, mais au lieu de l'envoyer au feu, comme bois de chauffage, que sa chair nous serve d'engrais pour faire pousser le blé, comme la nôtre lui sert actuellement pour faire pousser des épauettes et des croix, sur les champs de bataille.”

Des articles de ce genre on en rencontre partout, il y en a de toutes les couleurs et de toutes les nuances ; les uns brûlent leurs parfums sataniques au nez de la bourgeoisie, les autres encensent à la rebours, les têtes de l'Etat.

Mais qui s'en préoccupe ?

Personne.

Les vrais ennemis de la république, les religieux, sont partis.

Il n'y a plus rien à craindre par conséquent.

Attendez et vous verrez qu'un jésuite vaut mieux que dix gendarmes, selon l'expression de Frédéric de Prusse.

Rappelez-vous Louise Michel, de pétroleuse mémoire.

Vous poursuiviez les religieuses pour lui faire de la place, et comme remerciement, elle vous adressait ce petit billet doux :

“ Nous sommes des destructeurs, nous voulons faire table rase de l'organisation actuelle. A quoi servirait de réformer, tout se tient dans le système actuel, tout y est mauvais, tout y est pourri, tout doit disparaître.”

Voilà votre châtiment.

Et il vient de la main que vous avez comblée de la faveur d'un rappel.

Vous recueillez déjà ce que vous avez semé.

Il est vrai que vous la gardez sous verrous depuis, mais son œuvre fera son chemin, malgré vos noirs cachots et vos sombres prisons.

On m'accusera peut-être de tout confondre, et par là d'attribuer à la Révolution ce qui appartient à la franc-maçonnerie, à la République ce qui appartient à la révolution.

Qu'est-ce qui distingue la franc-maçonnerie de la révolution ?

Absolument rien, car la franc-maçonnerie et la révolution ne reconnaissent d'autre droit que la liberté, d'autre loi que la justice et l'égalité, et d'autre but que la fraternité.

Où est la différence ?

Nullé part, si ce n'est que la révolution est l'instrument de la franc-maçonnerie.

Reste la république.

Quels sont les hommes qui constituent le noyau de la république française ?

Ce sont les mêmes hommes, les mêmes personnages qui délibèrent dans les loges maçonniques ce qu'ils doivent mettre à exécution, sous l'autorité que leur donne leur titre de chef de la République.

La république est donc aussi un instrument de la franc-maçonnerie, et voilà comment cette dernière ménage actuellement la gourmandise de la chèvre révolutionnaire qui convoite de ses yeux flamboyants le chou républicain.

Que le chou refuse d'exécuter les décrets de la franc-maçonnerie, la chèvre est mise en liberté et le chou est croqué à belles dents.

Que conclure de tout ce qui précède ?

Un fait, clair comme le jour :

La liberté des maçons, des révolutionnaires ou des républicains, c'est le plus dur esclavage ; leur égalité, c'est l'égoïsme le plus pur ;

et leur fraternité, l'inimitié la plus vive contre la religion révélée.

Voltaire lui-même l'avait senti, quand il disait :

“ Si le monde était gouverné par des athées il faudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.”

Le Canada doit-il redouter un pareil régime ?

Mon plus grand bonheur serait de dire non, mais les circonstances ne le permettent plus.

On ne voit rien de suspect dans certains quartiers. Que l'on se prononce en faveur de l'éducation obligatoire que l'on fasse des conférences sur l'homme miscène ou que l'on défie nos pasteurs de s'élever contre les représentations de pièces immorales comme : la *Vie Parisienne*, la *Princesse des Canaries*, ou la *Jolie Parfumeuse*, on n'y voit rien de nature à nous effrayer.

Tant mieux !

Il est bon de remarquer, cependant, qu'une étincelle peut embraser une ville, et que le feu qui fait son chemin dans l'ombre est plus dangereux que celui qui éclate au grand jour.

Le Canadien est français et comme tel il est plus enclin que tout autre à embrasser les doctrines pernicieuses qui lui viennent de la mère-patrie.

Le comte de Maistre, parlant des systèmes qui affligeaient l'Angleterre, lors de l'exécution de Charles Ier, s'écriait :

“ Aujourd'hui, l'Europe est agitée, parce que ces mêmes systèmes sont prêchés par des Français et que, lorsqu'on prêche en français, l'Europe écoute et comprend.”

Si des nations étrangères à la France, n'ayant ni la même langue ni les mêmes institutions, ne peuvent s'empêcher d'adopter des systèmes pernicieux, par la seule raison qu'ils sont pronés en langue française, combien plus, nous, Canadiens, fils de la vieille France, qui avons la même langue, les mêmes institutions que nos frères d'outre-mer, devons-nous redouter l'introduction parmi nous de ces mêmes systèmes.

Je ne saurais mieux terminer ces quelques notes sur l'une des formules les plus mensongères qui